

Qu'est-ce que le Chat-Noir et d'où lui vient son nom

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

oublie vite un repas, quelque copieux soit-il.

Dès lors, les quatre carrousels, loués pour la circonstance par l'administration, y vont tous de leur musique endiablée; les jeux de tout genre s'organisent, le tir au flobert crépète au loin, et la foule des parents et des amis qui monte à Sauvabelin, grandit de plus en plus, circule en tout sens sur la place ou se dissémine par groupes sous les ombres d'alentour.

Mais pourquoi tout le monde se dirige-t-il de ce côté?... Ah! venez donc: il s'agit d'un délicieux ballet exécuté par une centaine de marmots, sous l'intelligente direction de M^{me} Messerli, maîtresse de gymnastique. Garçons et fillettes y mettent un sérieux désopilant. On commence par des pas cadencés, suivis de marches, de contremarches, puis les figures se dessinent peu à peu pour s'égrener ensuite dans une polka qui n'en finit plus. La musique a cessé depuis dix minutes déjà et les gamins dansent toujours, tant la joie les absorbe, tant leurs jeunes jambes sont infatigables.

Et bientôt le rond de danse est envahi par la généralité des écoliers: ce n'est plus qu'un bouillonnement étourdissant, une allégresse générale, qui attire et réjouit aussi la foule immense massée autour de l'enceinte.

Le programme s'exécute ponctuellement. Voilà des centaines d'élèves, filles et garçons des classes du degré supérieur, qui se groupent au bord du bois pour l'exécution d'un chant d'ensemble. Un tonneau à bière est dressé sur son fond et M. Freymond y monte, la baguette en main.

Un... deux... trois!

Les Alpes sont à nous! etc.

Comme c'est attaqué! quel entrain!... Ecoutez un peu ces petits ténors, comme ils lancent hardiment leurs notes claires et vibrantes aux ramures des hêtres!

Que de patriotisme en herbe dans la petite crânerie de ces enfants, dans la vigueur de leur chant: ils y vont tout cœur et tout poumons.

Les Alpes sont à nous!... Ne semblent-ils pas ajouter mentalement, à l'adresse de nos puissants voisins: « N'essayez pas de les franchir!... Nous sommes là! »

C'est maintenant le tour des autorités; pour elles, une partie de carrousel est de rigueur: c'est la tradition; nul ne peut s'y soustraire. Aussi tous y montent, municipaux, directeurs, membres de la Commission de gestion, membres de la Commission des écoles, etc.

L'homme du carrousel tourne vigou-

reusement la manivelle et dispose, pour un moment, du pouvoir administratif et des autorités scolaires.

Tout à coup, son camarade lui fait un signe et arrête d'un bras vigoureux la machine, qui se met à tourner en sens inverse, aux rires des nombreux spectateurs qui l'entourent.

Quelques méchantes langues ont prétendu que cette manœuvre inattendue caractérisait, d'une manière générale, les autorités, qui, au début, marchent rapidement en avant, mais qui ne tardent pas à revenir en arrière.

Nous aimons à croire que ce n'est là qu'une mauvaise plaisanterie.

Bref, le tour est joué. Ces messieurs se dirigent maintenant vers le rond de danse, et vont inviter les plus jolies maîtresses d'écoles pour le quadrille, qui est obligatoire aussi. C'est le quadrille officiel: tous sont corrects dans les révérences, tous exécutent les traversés et le tour de main d'une manière irréprochable, sous l'œil vigilant de M. le professeur Lovetti, qui se dévoue comme toujours, qui se multiplie pour la réussite du bal.

En résumé, fête admirablement réussie, et qui s'est prolongée jusqu'à la nuit, favorisée par un ciel superbe.

Nos bien sincères félicitations à la Direction des écoles, aux institutrices et aux instituteurs, pour cette journée qui a mis tant de bonheur et de gaieté dans le cœur de plus de trois mille enfants.

L. M.

Qu'est-ce que le Chat-Noir et d'où lui vient son nom.

L'arrivée à Lausanne de la joyeuse Compagnie du *Chat-Noir*, de Paris, qui nous donnera ce soir une représentation dont le genre est tout nouveau pour nous, a fait beaucoup parler de ce curieux café parisien; tous nos journaux de la semaine en ont entretenu leurs lecteurs. Il est cependant plusieurs détails qui n'ont pas été donnés et qui trouvent ici leur place.

Rodolphe Salis, descendant d'une ancienne famille grisonne, est le fondateur du *Chat-Noir*, le plus connu, le plus original des cafés-brasseries artistiques de Paris.

Après avoir fait à l'Ecole des Beaux-Arts de vagues essais de peinture, après avoir été écrivain, poète, journaliste et peintre, et essayé de vivre de son modeste talent, il se décida tout à coup à ouvrir un cabaret, boulevard Rochecouart. Ce fut d'abord une modeste boutique qui servait en même temps d'atelier à son propriétaire. Là se réunissaient quelques amis, peintres, dessinateurs, poètes et musiciens, qui développaient les paradoxes les plus étourdissants en buvant de la bière. Le succès

de ces réunions engagea, en 1881, M. Salis à transformer son atelier en brasserie artistique et à s'improviser « gentilhomme cabaretier, » pour verser à boire à tous ceux « qui gagnent artistiquement la soif. »

Les murs de la boutique furent donc tendus de vieilles tapisseries, agrémentées de faïences et d'armures, décorées de tableaux, de dessins et de statuettes dus aux membres du cénacle.

Le chat du logis, un magnifique chat noir, qui avait servi de modèle à plusieurs artistes, donna son nom à l'établissement.

Il n'était pas grand cet établissement: un boyau long de sept mètres, large de quatre, terminé par un cul-de-sac, étroit réduit auquel on accédait au moyen de deux marches. Ce réduit, dans la pensée du fondateur, était le sanctuaire ouvert « aux seuls gens vivant de l'intellect. » On le dénomma l'*Institut!*

Le bruit des discussions artistico-littéraires du *Chat Noir* se répandit au loin; tous les jeunes gens y vinrent, surtout lorsque le maître eut organisé des soirées artistiques, qui permirent à plus d'un débutant de se faire connaître.

La foule attire la foule; malgré l'adjonction d'une boutique au *Chat-Noir* primitif, la clientèle se trouvait à l'étroit.

En 1885, M. Salis alla s'installer dans un charmant petit hôtel de la rue de Laval, aujourd'hui rue Victor Massé. La clientèle s'y transporta avec pompe, à onze heures de la nuit, à la lueur des flambeaux et aux sons d'un orchestre de fifres et de violons.

Le nouveau cabaret est, à vrai dire, un musée des plus étonnants, du rez-de-chaussée au deuxième et dernier étage. Le jour, les salles du bas sont plus spécialement fréquentées par le public, qui, en entendant de bonne musique, peut admirer les quatre panneaux du peintre-poète Willette: 1^o *Pour le roi de Prusse*; 2^o *le Moulin de la galette*; 3^o *la Névrose*; 4^o *Requiem de la fantaisie*. Puis le *Sabbat des chats*, de Steinlen, jeune peintre lausannois, etc., etc.; et enfin l'ornementation fantastique de ces salles, éclosée du cerveau de Rodolphe Salis, qui après avoir créé la cheminée étrange supportée par deux chats bizarres et frappant le regard dès l'entrée, a su placer sur toutes les saillies des merveilles de faïencerie ou du bibelot.

Le soir, les salles du premier étage, ornementées à la façon de celles du bas, et plus spécialement garnies de nombreux dessins originaux, sont livrées au public, admis généralement au deuxième étage ou théâtre, vaste atelier à la cheminée Renaissance, décoré du premier tableau de Willette, le *Pace Domine*, surprenante autant que merveilleuse composition, et de la *Vierge au chat*, du même.

Devant soi l'on aperçoit, à l'entrée, la scène, admirablement proportionnée dans ses minuscules dimensions, fermée par un rideau de Poisson, et garnie à droite, à gauche et au-dessus, des masques de Rodolphe Salis, Henri Rivière, Caran d'Ache, Willette, Henri Somm, Jules Jouy et Tuchaut, c'est-à-dire le propriétaire de l'établissement, le directeur du théâtre, les auteurs des pièces, le chanteur satirique et le musicien de la scène.

Au *Chat-Noir*, chaque soir, en effet, il est offert au public un spectacle des plus variés, composé de pièces jouées en ombres chinoises, spectacle entre-mêlé d'une partie littéraire ou musicale, remplie par des poètes comme Jean Rousseau, Armand Masson, E. Goudeau, etc., compositeurs d'un grand talent, et des chanteurs qui s'appellent G. Flagerolle, V. Meusy, Mac-Nab, Jules Jouy, etc.

Au surplus, quiconque appartient aux lettres ou aux arts est fort heureux d'apporter sa note, et presque chaque soir le public a la surprise d'une audition tout à fait inattendue : celle d'un grand poète, voire d'un membre de l'Académie, d'un comédien de haute race ou d'un chanteur de renommée.

L'excentricité, que la foule adore et recherche, a suivi le *Chat-Noir* dans sa nouvelle demeure ; elle y est dignement représentée par le suisse irréprochable qui veille à l'entrée, une hallebarde à la main, et signalant par trois coups sur les dalles chaque nouvel arrivant. Les garçons qui servent portent le costume d'académicien.

M. de Salis a fait fortune et vient de se retirer dans une charmante propriété en Touraine.

Après les détails qu'on vient de lire, empruntés pour la plupart au dictionnaire de Larousse, on peut juger de l'attrait irrésistible que nous promet la représentation de ce soir. Il y aura foule, évidemment.

Paris et le gouvernement.

Nos lecteurs ont mainte fois remarqué les tiraillements et les conflits qui ne cessent de s'élever entre l'administration municipale de Paris et le gouvernement. La chute du Préfet de police Lozé, à la suite des derniers troubles qui ont éclaté dans cette capitale, en fournit un nouvel et frappant exemple.

A cette occasion, il nous paraît intéressant de donner ici quelques détails sur l'origine de cet état de choses.

Paris n'est pas soumis au droit commun en matière d'organisation municipale ; il est l'unique exception à une règle absolument générale.

Les trente-six mille communes en lesquelles se partage le territoire français,

— de la plus petite qui est Blanche-Fontaine, dans le Doubs, et qui compte 24 habitants, jusqu'à la plus grande, Lyon, qui en a plus de quatre cent mille, — toutes ont un même régime municipal.

Le Conseil, nommé par le suffrage universel, choisit parmi ses membres un maire et des adjoints chargés d'exécuter ses décisions, d'administrer les affaires communales, de faire fonctions d'officiers de l'état-civil ; malgré la tutelle de l'Etat, représenté par le Préfet du département, on peut dire que les communes jouissent d'une véritable autonomie dans la sphère des intérêts locaux.

La ville de Paris ne possède pas les mêmes privilèges. Elle n'a pas de Maire. C'est le Préfet de la Seine qui en remplit les fonctions, et un peu aussi le Préfet de police ; ils ont, l'un et l'autre, entrée au Conseil municipal, avec lequel ils discutent, sauf à faire annuler ensuite ses décisions par le gouvernement, dont ils sont les agents bien plus qu'ils ne sont les représentants de la Ville.

Les attributions ordinaires d'un Maire ne sont pas toutes données au Préfet de la Seine et au Préfet de police. Paris, divisé en vingt arrondissements, comprenant chacun quatre quartiers, a vingt municipalités de second ordre. Chaque arrondissement possède, en effet, un maire et trois adjoints, nommés par le Président de la République, en dehors du Conseil municipal, et placés directement sous l'autorité du Préfet de la Seine.

Les maires et adjoints d'arrondissement sont surtout des officiers de l'état-civil, chargés surtout de tenir les registres de naissance et de décès, de procéder aux mariages ; ils remplissent, en outre, certaines missions qui incombent aussi aux municipalités de la province, comme la confection des listes électorales, la présidence des sections de vote, du bureau de bienfaisance, etc.

Mais les vingt municipalités parisiennes n'ont aucun budget, aucune action, par conséquent, sur l'administration de la cité, sur les grands intérêts communaux, sur la beauté, la propreté, l'hygiène de la ville, les moyens de transport, l'éclairage — toutes choses qui relèvent du budget et, par conséquent, du Conseil municipal élu.

• • •

Sous l'Empire, le suffrage universel n'avait rien à voir dans l'administration et le budget de la capitale. Une commission administrative nommée par l'empereur gérât les intérêts de Paris sans responsabilité et sans contrôle.

Et si l'on remonte un peu dans l'histoire on voit que Paris n'a jamais obtenu un régime à la fois libéral et stable. L'élection du Conseil municipal par

le suffrage universel, institué en 1871, est la seule grande innovation qu'il y ait lieu de signaler. Chaque fois qu'une loi organique municipale fut votée, elle s'appliquait aux trente-six mille communes de France, une seule exceptée, Paris.

Les motifs invoqués pour placer Paris sous un régime d'exception sont l'extraordinaire importance de la ville, la présence du gouvernement et des Chambres, et la nécessité pour le pouvoir d'assurer lui-même leur sécurité.

Le nègre par amour.

Certes, je suis d'avis que, lorsqu'un homme aime une femme, il doit lui donner des preuves de son affection, être toujours prêt à accomplir en son honneur les actes les plus héroïques, c'est-à-dire les plus insensés ; il doit accepter avec bonheur tous les sacrifices, et son dévouement doit être sans bornes : le véritable amour ne raisonne pas. Le mot « impossible » doit être rayé du vocabulaire des amants ; cependant, il est des cas, très rares il est vrai, où l'homme le plus enamouré peut hésiter, dût-il perdre à jamais l'espoir de posséder l'objet aimé.

Je me suis trouvé dans ce cas ; voici ma confession.

J'avais vingt-deux ans, ce n'est pas d'hier ; j'étais ardent, enthousiaste, le cœur débordant d'affection, lorsque je fus présenté à mistress Lucy, une Anglaise d'une grande beauté qui prenait les bains de mer à Dinard.

Elle était veuve ; c'était une blonde idéale, au teint mat, sans la plus petite tache de rousseur, à la peau blanche comme du lait, à l'aspect sévère, aux façons puritaines, ce qui ne lui messayait pas ; j'en tombai éperdument amoureux et n'eus plus qu'un désir : obtenir sa main.

Sous ses dehors graves, mistress Lucy cachait une nature romanesque ; à la première ouverture, elle me déclara qu'elle n'appartiendrait qu'à celui qui lui donnerait des preuves réelles d'amour. Elle avait, paraît-il, épousé son premier mari un peu à la légère : ne médions pas des morts.

— Mistress, lui dis-je, comme un petit fou que j'étais, mettez-moi à l'épreuve.

— Aôh, je volais bien, dit-elle ; je pars demain, suivez-moi.

— Au bout du monde !

— No, en Suisse.

J'ai horreur des voyages, j'exècre les hôtels, néanmoins, je fis mes malles et je partis.

Oh ! ce voyage en Suisse, je me le rappellerai toujours ; un guide à la main, je suivais mistress Lucy comme son ombre, lisant à haute voix les passages relatifs au site ou au monument que nous visitions, et le soir, dans le salon de l'hôtel, bien que je tombasse de sommeil, il fallait que je lui fisse encore la lecture du *Times* en entier. Je m'étais bien promis que sitôt après notre mariage j'en cesserais l'abonnement.

Le dimanche, jour de repos, nous ne voyagions pas ; assis au pied de ma compagne, je lui lisais la Bible.

Nous visitâmes ainsi la Savoie et la Suisse, mistress Lucy infatigable, toujours fraîche, chastement enveloppée dans une longue robe montante qui me cachait sa jolie gorge, et